LES ÉDITIONS DU SONNEUR

j'ai vu la misère

récits d'une Amérique en crise

Martha Gellhorn

préface de H. G. Wells

j’ai vu la misère

récits d’une Amérique en crise

L'éditeur tient à remercier très chaleureusement Christophe Sedierta et les éditions La Dernière Goutte pour leur précieuse relecture. Merci aussi à Lucas Berriat pour ses multiples vérifications.

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Mes saisons en enfer, cinq voyages cauchemardesques,
préface de Marc Kravetz,
traduction de David Fauquemberg

Titre original : *The Trouble I've Seen*
© The Estate of Martha Gellhorn, 1936
Droits réservés pour la traduction française
© Les Éditions du Sonneur, 2017
ISBN : 978-2-37385-061-1
Dépôt légal : mai 2017
Conception graphique : Sandrine Duvillier
Photo de couverture : *Young family, penniless, hitchhiking*, Dorothea Lange, 1936,
© Library of Congress, Prints & Photographs Division, FSA/OWI Collection,
LC-DIG-fsa-8b38618
Photo de 4e de couverture : Martha Gellhorn vers 1965, © TopFoto/Roger-Viollet.

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

j'ai vu la misère

récits d'une Amérique en crise

Martha Gellhorn

Avant-propos de Marc Kravetz
Préface de H. G. Wells
Traduction de l'anglais (États-Unis) de Denise Geneix,
révisée par l'éditeur

LES ÉDITIONS DU SONNEUR

avant-propos

Le livre que vous avez entre les mains parut aux États-Unis à l'automne 1936. Quand son éditeur américain reçut le manuscrit de J'ai vu la misère, *il décida de le publier « par amour de la littérature », mais il prévit un petit tirage, persuadé que l'ouvrage « ne se vendrait pas ». Sur ce dernier point, il se trompa.* The Trouble I've Seen, *son titre original inspiré par un célèbre negro-spiritual, fut salué comme l'une des révélations littéraires de l'année.*

C'est la genèse de ce livre que nous voudrions retracer ici.

L'histoire commence en 1934, quand Martha Gellhorn regagna les États-Unis après trois ans d'absence, tournant la page de ce qu'elle appelait ses « années françaises ». Elle débarqua à New York quelques jours avant le cinquième anniversaire du tristement célèbre krach boursier du 24 octobre 1929, rebaptisé Jeudi noir. Ce jour-là, on s'était battu devant les portes closes de la bourse de New York, où les cours s'étaient effondrés. Puis il y eut le Lundi noir, et le Mardi noir. Puis ce ne furent plus des jours mais des années noires dans lesquelles le pays s'enfonça, pris dans une spirale infernale. Des centaines de banques fermèrent dans trente-huit États, entraînant la faillite de milliers

d'entreprises, et les chômeurs se comptèrent par millions. Dans le même temps, une vague de sécheresse s'abattit sur les grandes plaines du Middle West où de gigantesques tempêtes de sable et de poussière ravagèrent les sols, détruisant les récoltes et anéantissant le bétail. Le Dust Bowl, littéralement le « bassin de poussière », provoqua l'exode vers l'Ouest de millions de fermiers ruinés.

Le pays que Martha Gellhorn retrouva à son retour se débattait toujours dans les affres de la Grande Dépression, en dépit de l'espoir suscité par l'élection de son nouveau président : en novembre 1932, le candidat démocrate Franklin Delano Roosevelt avait été élu triomphalement trente-deuxième président des États-Unis face au sortant républicain Herbert Hoover. Durant la campagne électorale, Roosevelt avait promis à ses concitoyens un New Deal, une « nouvelle donne ». Quand il prit ses fonctions, le 4 mars 1933, le chômage frappait dix-sept millions d'Américains, dont plus de deux millions et demi vivaient dans les « Hoovervilles », des bidonvilles nommés ainsi en hommage ironique et amer à l'ancien président.

Roosevelt confia la mise en œuvre des premières mesures du New Deal à l'un de ses conseillers les plus proches, Harry Hopkins, qu'il nomma à la tête de la Federal Emergency Relief Administration (abrégée en FERA, l'Agence fédérale des Secours d'Urgence), première institution américaine d'aide publique aux chômeurs à l'échelle nationale. Hopkins avait alors 43 ans. Travailleur infatigable en dépit d'une santé fragile, il avait toujours œuvré dans le domaine de l'action sociale et

avait fait la preuve de son savoir-faire et de son efficacité dans l'État de New York quand Roosevelt en avait été le gouverneur. Les témoignages le concernant évoquent tous une personnalité d'exception soulignant, parmi ses qualités, son charme et son humour, autant que son franc-parler et son insouciance du formalisme protocolaire.

Harry Hopkins était à la recherche d'informations qu'il ne pouvait obtenir par le biais des sources officielles. Les statistiques sur le chômage et les chômeurs ne disaient rien de ce que vivaient celles et ceux qui avaient perdu leur travail, de la façon dont ils se nourrissaient, dont ils soignaient leurs enfants, de ce qu'ils espéraient, etc. Bref, tous ces éléments qui lui permettraient d'ajuster au mieux et au plus juste l'action de la FERA. Pour trouver ces réponses, il fallait enquêter sur place, au plus près des gens. Telle avait été la mission confiée à Lorena Hickok, une ancienne journaliste recommandée par Eleanor Roosevelt. Celle-ci sillonna les États-Unis pendant dix-huit mois au volant de sa voiture, en adressant chaque semaine des rapports volumineux au patron de la FERA. Un travail remarquable que Harry Hopkins voulut poursuivre en recrutant une équipe de seize enquêteurs, qui seraient répartis dans les régions sinistrées. Il voulait des « regards neufs ». Le groupe, délibérément hétéroclite, comprenait plusieurs journalistes, des économistes, un romancier, une religieuse évangéliste, etc.

Gellhorn eut rendez-vous avec Hopkins le 16 octobre 1934. Elle n'aurait pu rêver meilleur interlocuteur, ni moment plus opportun.

Elle raconta à Hopkins qu'elle avait beaucoup appris sur le chômage et ses conséquences en France et en Europe. Elle avait effectué plusieurs visites en Allemagne, dont la dernière en 1933, juste après la victoire électorale de Hitler et de son parti. Elle avait aussi assisté aux émeutes anti-parlementaires du 6 février 1934 sur la place de la Concorde, à Paris. Elle assura à son interlocuteur qu'elle avait acquis durant ces années une solide expérience du reportage – elle admit plus tard qu'elle avait exagéré ses mérites. Harry Hopkins ne fut probablement pas dupe, mais on doit supposer que l'assurance, la volonté et l'énergie de la jeune femme emportèrent la décision.

Dans la répartition géographique des enquêteurs, Gellhorn fut affectée à la Nouvelle-Angleterre, au New Jersey et aux deux Caroline, du Nord et du Sud. Les enquêteurs avaient pour consigne de rencontrer un maximum de personnes dans tous les secteurs de la société et de rapporter à Harry Hopkins ce qu'ils avaient observé et entendu, tel qu'ils le ressentaient. Il leur était demandé de s'exprimer avec leur langue, pas dans celle, rabotée, des institutions. Martha Gellhorn se mit aussitôt au travail.

Ce fut un choc, dès les premiers contacts. Cela commença avec les enfants. La plupart étaient dans un état lamentable, marchant le plus souvent pieds nus et souffrant de tous les maux de la malnutrition, à commencer par la pellagre et autres maladies de peau, le rachitisme, la parasitose et les retards mentaux. Dans la région de Boston, les médecins lui apprirent que la tuberculose se répandait à un rythme alar-

mant, tout comme la syphilis. Gellhorn le constata, y compris chez des fillettes de douze ans. Les logements, ou ce qui en tenait lieu, étaient privés d'équipements sanitaires, des familles de syphilitiques dormaient dans un même lit, le seul disponible. Dans un village qu'elle traversa, les latrines étaient évacuées vers un puits où les habitants s'abreuvaient. « Il est difficile de croire que de telles situations existent dans un pays civilisé. […] Les mots pour le dire vont sembler hystériques ou excessifs » écrivit-elle dans l'un de ses premiers rapports. Ou encore ceci, dans un autre : « Les hommes sont dans un pétrin monstrueux. Seigneur, que les mots semblent pauvres : ces hommes sont confrontés à la faim et au froid, à la perspective de devenir des mendiants assistés, d'être jetés à la rue et de voir leur famille dispersée. Je ne sais pas ce qu'un homme peut endurer de pire. » La réalité dépassait tout ce qu'elle aurait pu pressentir. Mais cela ne sembla que la motiver davantage à s'acharner au travail.

Elle multiplia les rencontres et les entretiens, il lui arrivait d'en mener jusqu'à cinq par jour. Ses journées étaient aussi longues que ses nuits étaient courtes. Après les heures passées sur le terrain, elle consignait sa moisson sur ses carnets noirs, puis elle se mettait à la machine pour rédiger le compte rendu destiné à Harry Hopkins. On ne sait précisément combien de rapports elle produisit, mais ils contiennent indubitablement une part substantielle de la matière première qui servit à l'écriture de J'ai vu la misère. *Jugeons-en avec quelques extraits.*

Rapport daté du 11 novembre 1934, après la visite de la ville de Gaston, en Caroline du Nord : « Dans toutes les maisons que j'ai visitées, on trouve un portrait du président. Chez les plus pauvres, on l'a découpé dans un journal, chez d'autres, on a affiché un portrait sur papier glacé dans un cadre doré. […] La seule comparaison qui me vient à l'esprit est celle des paysans italiens avec la Madone. J'ai vu des gens qui littéralement n'ont rien dans la vie, pratiquement rien en perspective ni rien à attendre. Mais il demeure pourtant chez eux une espérance, quelque chose qui sonne vrai : "Le président ne va pas nous oublier." […] Il faudra du temps pour que ces gens perdent l'espoir, beaucoup de temps pour qu'ils doutent du président. Mais s'ils ne retrouvent pas de travail, si l'hiver arrive et les plongent au-dessous du seuil de survie, alors quoi ? […] Avec le temps, la souffrance s'ajoutant à la désillusion, ils peuvent vraiment se conduire comme des désespérés. »

Six mois plus tard, visite de Camden, dans le New Jersey, « une ville industrielle typique de l'Est » ; rapport daté du 25 avril 1935 : « Un changement radical dans les attitudes. Les jeunes affirment : "On ne trouvera jamais de travail." Les plus de quarante ans disent : "Même s'il y avait du travail, il ne serait pas pour nous, on est trop vieux." Ils ont été trop longtemps à l'aide sociale. Par-dessus tout, ils ont perdu la confiance dans le président… Ils vous le disent tranquillement, comme des gens qui ont été trahis mais qui sont trop fatigués pour se mettre en colère. »

Gellhorn travailla un peu plus de huit mois pour la FERA. Après la côte Est et les deux Caroline, Martha avait décidé de se diriger vers l'Ouest, où sa mission prit fin brutalement en juin 1935. Elle se trouvait alors à Cœur d'Alene, une petite ville de l'Idaho située au bord d'un lac. Selon le récit qu'elle fit plus tard, un entrepreneur local, subventionné pour faire travailler des chômeurs sur un chantier de travaux publics, avait jeté les pelles de ses ouvriers dans le lac afin d'encaisser sa commission en achetant des pelles neuves. Pendant ce temps, les chômeurs, qui ne touchaient plus leur allocation, étaient réduits à une misère totale. Gellhorn les réunit donc autour d'une bière et leur suggéra d'aller briser les vitres du bureau local de la FERA, histoire d'attirer l'attention sur leur sort. Ce qu'ils firent, avec un certain succès du reste : l'escroc fut condamné et les ouvriers récupérèrent leurs outils. Mais les agents du FBI débarquèrent à Cœur d'Alene, pensant flairer derrière cette agitation une manifestation du « péril rouge », l'obsession des Fédéraux. L'inspiratrice des troubles fut vite identifiée. Gellhorn fut rappelée à Washington, où Harry Hopkins lui signifia, avec regret, son licenciement. « J'ai été virée avec les honneurs, écrivit-elle à ses parents, voilà qu'on me tient pour une dangereuse communiste. »

Apprenant ce qui était arrivé à Gellhorn, Eleanor Roosevelt lui offrit l'hospitalité de la Maison Blanche en l'encourageant à écrire sur l'expérience qu'elle venait de vivre. Ainsi, la jeune femme s'installa-t-elle à la résidence présidentielle avec sa machine à écrire, mais l'agitation qui y régnait n'était guère

propice à la concentration. Un ami lui prêta sa maison de vacances à New Hartford dans le Connecticut. Pendant un peu plus de quatre mois, elle y travailla nuit et jour – surtout la nuit – à la rédaction de J'ai vu la misère. *Elle avait plus que la matière d'un formidable document sous forme de reportage, elle choisit néanmoins la voie de la fiction. Elle ne voulait pas écrire un livre* sur *la Grande Dépression mais* avec *celles et ceux qui la vivaient de l'intérieur, elle voulait rendre leur point de vue. Ainsi sont nés Mrs Maddison, Joe Barrow, Pete Hines, Jim et Lou, la petite Ruby, et les autres, qui appartiennent à toutes les générations, de la vieille femme à la fillette de 11 ans, en passant par les hommes dans la maturité de l'âge et les jeunes gens à peine sortis de l'adolescence.*

Le livre campe sur la frontière floue entre la réalité et la fiction qui, bien plus tard, deviendra un genre littéraire. Martha Gellhorn innovait donc quand elle rédigea J'ai vu la misère*: elle y a créé des personnages mais elle ne les a pas inventés. Elle avait bel et bien rencontré celles et ceux qui les inspirèrent, elle leur avait parlé longuement au fil de ses nombreuses interviews.*

Elle n'a pas inventé la vieille dame qui gardait toute sa foi dans le président parce que « c'est un grand homme […] et [qu']il fait ce qu'il peut pour nous ». Pas plus que les syndicalistes à la dérive après avoir été licenciés pour avoir animé des grèves perdues. Elle n'a pas inventé le destin de ce jeune homme écœuré qui finit par voler pour ne pas jeter en pâture toute sa dignité. Elle n'a pas inventé non plus la merveilleuse

petite Ruby, personnage principal du dernier texte de J'ai vu la misère *; dans l'un de ses rapports, elle écrivit : « La Dépression a produit nombre de prostituées occasionnelles. Leur âge ne cesse de baisser et les mères célibataires sont très jeunes » ?*

Avec J'ai vu la misère, *Gellhorn trouva la forme d'écriture qu'elle cherchait depuis longtemps. Le livre naquit d'un besoin impérieux de transmettre ce qu'elle avait ressenti si profondément durant son enquête. Elle était littéralement hantée par les mots et les images de ses rencontres et voulait les transmettre à ses lecteurs. Il n'était pour cela besoin ni d'effets ni d'emphase, seulement « de phrases simples et de mots justes ». Voilà ce qui fait la force et l'intensité durables de* J'ai vu la misère.

The Trouble I've Seen *parut en Grande-Bretagne quelques semaines avant sa publication aux États-Unis. L'écrivain H. G. Wells avait présenté le manuscrit à des éditeurs britanniques en négociant les termes du contrat au nom de Martha Gellhorn, que personne ne connaissait alors. Pour lui obtenir les meilleures conditions, Wells avait mis dans la balance la promesse d'une préface, celle-là même qui figure dans la présente édition. L'auteur de* L'Homme invisible *et de* La Guerre des mondes *jouissait à l'époque d'une célébrité planétaire. Il avait rencontré Gellhorn à la Maison Blanche en 1935 et était très attiré par elle. Il s'offrit à elle comme une sorte de mentor littéraire – et plus si affinités. Affinités il n'y eut pas, en dépit de ses sollicitations pressantes et explicites. Mais ils restèrent amis jusqu'à la mort de l'écrivain.*

Quand elle eut achevé son manuscrit, Gellhorn l'adressa aussitôt à son père, qui le lut d'une traite. Il avait détesté le premier roman de sa fille et le lui avait fait savoir, en se demandant comment il était possible qu'un éditeur l'ait publié. Gellhorn partagea son avis et raya à jamais ledit roman dans la liste de ses œuvres. Elle tenait plus que tout à l'approbation de son père. Celle-ci fut cette fois sans réserve. C'est à lui que le livre est dédié.

La Grande Dépression, cette période cruciale de l'histoire américaine, fut un moment remarquable pour la création dans tous les domaines. Les Raisins de la colère, *le roman de John Steinbeck, et le film qu'en tira John Ford avec Henry Fonda, comptent parmi les symboles de l'époque ; ils sont néanmoins loin d'être les seuls. La dimension culturelle du New Deal n'est pas une moindre part de son héritage. On vit pour la première fois des artistes et des créateurs se mettre au service de programmes fédéraux. Dont Woody Guthrie, le musicien* folksinger *que l'on surnommait à l'époque le « troubadour du Dust Bowl ». En ce qui concerne les photographes, une autre agence fédérale, la Farm Security Administration (FSA), en charge de l'aide aux plus pauvres dans les zones rurales, en missionna plusieurs, parmi lesquels Walker Evans et Dorothea Lange, dont les clichés sont devenus les images emblématiques de cette époque.*

On ignore si Martha Gellhorn et Dorothea Lange se connaissaient. Gellhorn enquêta majoritairement sur la côte Est pour la FERA quand Dorothea photographia à l'Ouest pour la FSA.

Plusieurs sources que nous avons consultées les associent, sans toutefois donner de précision. Mais à l'évidence, les images de l'une semblent le contrepoint des écrits de l'autre, ou l'inverse. Elles ont en tout cas fini par se rencontrer, par éditeurs interposés : c'est une photo de Dorothea Lange qui illustre la réédition en anglais de The Trouble I've Seen*, et une autre de la même photographe que les Éditions du Sonneur ont choisi pour la couverture de* J'ai vu la misère*, sa traduction française.*

Comme les photos de Walker Evans et de Dorothea Lange, comme les chansons de Woody Guthrie, le recueil de Martha Gellhorn est le reflet de cette époque mais ne lui appartient plus, car J'ai vu la misère *nous parle tout autant aujourd'hui qu'il parlait aux lecteurs de 1936.*

Jugez-en vous-même.

Marc Kravetz

Pour les références biographiques de cet avant-propos, nous avons particulièrement consulté *Martha Gellhorn, A Life*, la biographie de référence écrite par Caroline Moorehead, Vintage, 2004.

préface

Le destin de la race humaine n'est guère moins incertain ni imprévisible que celui des autres espèces animales. Il ressemble au voyage de quelque grand navire errant, sans gouvernail et sans carte, au hasard des courants, le long d'un fleuve immense et impétueux. Ignorante et insouciante, la multitude des passagers est portée des étendues calmes et ensoleillées aux passages les plus dangereux, rapides bondissants, détroits hérissés d'écueils de toutes sortes. Son humeur se modifie suivant les péripéties du parcours. Tantôt elle se réjouit, se félicite ; tantôt elle cède à la panique ou à la colère. Quelques esprits plus hardis tentent de dresser une carte ; d'autres s'efforcent d'improviser un gouvernail ; d'autres enfin cherchent à établir une discipline nécessaire. Et la nef à la dérive poursuit sa course.

Au cours des dernières années, nous avons vu des cités entières plongées dans la misère et dans la pire incertitude, après avoir connu l'abondance, le contentement et l'espoir. Le confort et la sécurité y ont décliné, puis disparu. Le malheur y a jeté son ombre sur la félicité des jeunes amants et sur la confiance des enfants.

L'écrit, la parole et l'image, qui jamais ne furent davantage répandus, ont fait connaître à tous les hommes la détresse qui les accable. Ainsi prévenus de leur sort menaçant, ceux-ci vont-ils s'abandonner, ou, au contraire, se redresser avec une nouvelle énergie pour contrôler la situation ? Il nous est impossible de le savoir.

Dans les quelques récits judicieusement rassemblés ici, Martha Gellhorn fait vivre sous nos yeux des êtres glissant peu à peu d'une condition de quiétude et de relative abondance – celle de la famille américaine au temps de la prospérité –, à une existence de plus en plus misérable et désespérée.

C'est un jeune écrivain, mais son style est naturellement vigoureux et direct. Elle rapporte ici, avec une précision aiguë, ses expériences personnelles au service du gouvernement américain. Qu'on imagine un million de livres semblables à celui-ci et l'on verra se dérouler l'entière tragédie américaine. Elle possède l'art de faire communier le lecteur avec les héros du livre. Nous palpitons et souffrons avec eux, si patients à leur façon, si courageux, si passionnément attachés à leur ancienne indépendance, et si tragiquement déroutés.

Je tiens Martha Gellhorn pour un écrivain véritablement remarquable. Elle sait réaliser la puissance des effets sans rien sacrifier de l'exactitude. Et, bien que son œuvre soit saturée de pitié, pas une seule fois elle ne tombe dans la sentimentalité. Aucune propagande dans son livre, pas d'exhortations, nulle facile tentative pour dramatiser et faire vibrer la corde

sensible. Cependant, il est difficile de le lire jusqu'au bout sans éprouver l'ardent désir de voir s'opérer une transformation si profonde de la condition humaine qu'un jour ces récits puissent nous sembler d'incroyables cauchemars.

Aujourd'hui, hélas, ils ne sont que trop véridiques. Nous avons tous pu constater de tels événements partout dans le monde, même si nous ne les avons pas observés avec la pénétration et la lucidité de Miss Gellhorn. Voyez ce qui se passe dans les centres industriels de l'Angleterre et du Pays de Galles, de la France et de l'Allemagne ; à Leningrad, le long de la Volga et des fleuves de Chine ; à Bombay et Calcutta… En tous lieux et sous des aspects divers, l'évolution de l'humanité poursuit son cours inexorable et confronte nos esprits à une énigme universelle.

H. G. Wells, 1936

j’ai vu la misère

récits d’une Amérique en crise

À mon père.

Nobody knows the trouble I've seen.
Nobody knows but Jesus…

Tout le monde ignore la misère que j'ai vue
Tout le monde sauf Jésus.

EXTRAIT DU NEGRO-SPIRITUAL *THE TROUBLE I'VE SEEN*

Mrs Maddison

Mrs Maddison réussit à joindre les deux bouts

DEBOUT DEVANT LE MIROIR, Mrs Maddison inclina son chapeau d'abord sur son œil droit, puis sur le gauche. Le miroir était fendu et son visage apparaissait un peu brouillé. Mais le chapeau ressortait clairement. Il était en paille blanche, du modèle le plus commun et le meilleur marché. Il avait coûté trente cents, et Mrs Maddison l'avait elle-même orné d'un gardénia empesé, au rose agressif, fixé droit devant, comme une lampe de mineur ; la fleur, simplement retenue par une épingle à nourrice (qui à l'intérieur frottait un peu contre le front de Mrs Maddison), se balançait quand elle marchait, saluait avant qu'elle ne salue, et, par moments, s'agitait avec pétulance. C'était le plus beau chapeau de Mrs Maddison. Elle portait aussi une robe de voile bleu foncé, imprimée de carrés blancs et garnie à l'encolure d'une bande de grossière dentelle mécanique. Ainsi que des gants de coton blanc ; un seul couvrait l'une de ses mains : l'autre avait subi de très nombreuses reprises. Tout cela était très soigné, très raide. Elle avait blanchi les talons usés et le bord des semelles de ses chaussures avec de la peinture empruntée à un voisin pêcheur. Finalement, elle fixa son chapeau droit sur sa tête,

ayant décidé que cette position lui conférait plus de dignité. Se rapprochant du miroir, se haussant sur la pointe d'un pied, elle mit son rouge à joues tant bien que mal : deux cercles vifs sur sa peau molle et fripée. Il ne lui arrivait presque jamais de faire un pareil effort de coquetterie, de paraître aussi pimpante, assurée, décontractée – l'air d'une femme qui a de quoi se vêtir, et une maison pour se loger confortablement. Elle allait en ville demander la charité.

« Une chose est sûre, dit Mrs Maddison à son chapeau, je vais certainement pas donner à quiconque le plaisir de croire que j'ai besoin de quelque chose. Je demande ce qui me revient, mais je ne suis pas une mendiante. »

Elle n'était cependant pas trop sûre de son droit. Et c'est pourquoi, afin de se donner de l'aplomb, elle avait enfilé ses plus beaux – et uniques – vêtements. Il y avait une pointe de snobisme dans sa tenue. Elle ne voulait pas que ceux de l'aide sociale fédérale la confondent avec les Noirs qui faisaient sans vergogne parade de leur misère.

Elle tira la porte sans la verrouiller, ayant perdu la clé depuis longtemps et étant par ailleurs détachée de ce genre de contingences, à raison.

Le sentier poussiéreux longeait le fleuve. Il était bordé d'un côté par des boîtes de conserve, des buissons, des péniches amarrées, des épaves et la vaste étendue, lisse et brune, du Mississippi. De l'autre côté, au pied du talus, s'alignaient les baraques de ses amis et de ses voisins. La maison voisine de la sienne était celle de Mrs MacIvor, qui vivait avec ses deux

fils. Plus loin habitait Lena, une Noire, et personne ne s'en offusquait. Et puis, il y avait la tente des Wilson – ils ne bénéficiaient pas de l'aide sociale, car Mr Wilson était un artiste. Il parcourait le pays en quête de lits à décorer. Et, dans chaque cabane à Noirs, dans chaque humble métairie, on pouvait admirer son art, des arabesques noir et or, qui transformaient un vieux lit à baldaquin en quelque objet à la fois équivoque et burlesque. La vieille Maybelle, elle, vivait dans une cabane fabriquée avec des morceaux de tôle ondulée hors d'usage. Mais ce n'était là qu'une habitation temporaire. Sa péniche ayant été inondée, elle avait quelques réparations à mener à bien avant de pouvoir réintégrer sa véritable demeure. Maybelle était une grande amie de Mrs Maddison ; la similitude de leurs caractères les unissait : elles étaient toutes deux désinvoltes, vives et bravaient pareillement les lois.

Le chemin remontait la colline jusqu'à la ville, directement depuis le débarcadère du ferry derrière lequel habitaient les enfants de Mrs Maddison, ainsi que quelques pêcheurs et des gens dont la rumeur disait qu'ils étaient espagnols.

Mrs Maddison salua de la main tous ceux qu'elle croisait. Personne ne lui demanda où elle allait : sa toilette révélait ses intentions.

Maybelle était assise sur la rive, contemplant sa péniche avec tendresse et anxiété.

– Flora, demanda-t-elle, quand Mrs Maddison fut près d'elle, Alec pourra m'aider à réparer ma toiture ? J'aurai l'argent la semaine prochaine. Et le papier goudronné. C'qui

m'ennuie, c'est mon poids. J'ai peur de grimper là-haut, c'est pas solide, tu comprends.

Mrs Maddison regarda Maybelle avec un sourire. Maybelle avait à peu près le même âge qu'elle : la soixantaine. C'était une grande femme aux bras vigoureux, au visage d'homme, rude et bronzé par les saisons. Ses cheveux étaient relevés en un chignon sur sa tête ; elle les aurait bien rasés, mais cela aurait suscité de nombreuses questions, or Maybelle détestait les questions. Depuis longtemps, elle avait cessé de ressentir et d'agir comme une femme. Cependant elle avait été autrefois la maîtresse d'un capitaine de bateau naviguant sur le fleuve, et ce prestige continuait de l'accompagner dans sa vieillesse. Sans être grosse, elle était généreuse en ossature et en muscles. À l'inverse, tout ce qui concernait sa péniche était fragile. Mrs Maddison promit d'en parler à son fils.

Le sentier grimpait dur. Le soleil printanier, déjà fort et chaud, comme prêt pour l'été, y déversait son ardeur. De temps en temps, Mrs Maddison s'arrêtait, la main sur le cœur, et reprenait son souffle à grands traits. Quand sa respiration s'apaisait, elle s'essuyait le front à l'aide du gant qu'elle ne portait pas. Elle faisait cela très vite, craignant d'être vue. Elle savait bien qu'il lui aurait fallu un mouchoir. « Est-ce de ma faute ? se disait-elle avec irritation. Je sais bien ce qui est convenable, mais qu'est-ce que je peux faire ? »

De loin, elle aperçut la foule massée près du bureau de l'aide sociale fédérale. Elle pressa le pas avec une pointe d'excitation ; il y avait toujours l'espoir d'un arrivage de denrées

venant du Nord – du corned-beef, ou du lait condensé, peut-être même du beurre. Ou bien des vêtements. Elle courait presque maintenant, se hâtant à petits pas rapides sur les pavés, mais prenant soin, malgré sa précipitation, de ne pas souiller de crottin ses chaussures fraîchement blanchies. Des vêtements… Elle avait demandé une robe de bébé pour sa petite-fille. La dernière fois, elle en avait vu de si mignonnes, avec des nœuds bleu pâle à la française et de petites manches plissées. « Ces manches, je me demande si elles étaient voulues, ou bien si c'était à cause de ces bécasses de l'atelier qui ne connaissent pas la différence entre coudre et enfourner du charbon. Enfin, peu importe… » Toutes ces robes avaient été distribuées avant qu'elle n'ait rempli son formulaire. À sa dernière visite, elle avait dû se contenter de trois couches. Et pourtant, il lui fallut mentir. Elle s'amusa à se remémorer la scène avec Mrs Cahill, la dame visiteuse. Elle avait défendu ses droits, ni plus ni moins. Elle était bien libre de mentir si ça lui plaisait, du moment qu'elle ne faisait de tort à personne. Elle avait dit à Mrs Cahill :

– Écoutez, Miss Lucy, j'ai pas besoin d'habits. J'ai tout ce qu'il me faut. Mais j'ai droit à ma part, tout comme les autres. Alors, pour remplacer, je prendrai des vêtements pour ma petite-fille.

Mrs Cahill avait répondu :

– Ne me racontez pas d'histoires. Vous manquez de tout. Vous n'avez pas une paire de chaussures décente à vous mettre. Quand je ferai une demande, ce sera bien pour vous. Lais-

sez votre fille Tennessee se débrouiller toute seule pour sa petite.

Et Mrs Maddison :

– Vous n'avez pas à me commander, Miss Lucy. Vous êtes trop jeune pour comprendre les choses. Et puis, qui mieux que moi peut savoir ce qui me manque. Trouvez-moi des affaires pour Tiny comme je vous l'ai demandé.

Mrs Cahill avait objecté que c'était contre le règlement.

– Le règlement ! Le règlement ! Et puis quoi encore ! avait rétorqué Mrs Maddison en haussant les épaules.

Mrs Cahill avait abandonné. Le bureau de l'aide sociale était modeste, mais on leur laissait une certaine liberté pour les décisions à prendre et les fournitures à distribuer. En outre, elle connaissait Mrs Maddison, une femme à qui on ne pouvait intimer des ordres et qui ne cédait que quand cela était nécessaire, en gloussant.

« Seigneur Dieu ! pensa Mrs Maddison, pourvu que j'arrive avant que ces Noirs et ces mendiants de Blancs aient tout raflé. »

Le bureau de l'aide sociale occupait un entrepôt à l'abandon, qui dominait un pâté de maisons. Les fenêtres n'avaient plus de vitres, l'ancienne peinture rose s'écaillait et les grandes portes de grange béaient sur une pénombre humide. Devant les guichets grillagés qu'on avait percés dans les murs, Noirs et Blancs venaient toucher, séparément, la paie de leur travail sur les routes ou à l'atelier de couture. Appuyés contre les murs, silhouettes informes dans leurs vêtements blancs

d'une propreté impeccable, les Noirs bavardaient entre eux, fumant des pipes ou des mégots. On les sentait capables de rester ainsi, au soleil, adossés à n'importe quoi, à rire, à échanger des bribes de phrases, pendant des heures, des journées entières. Les Blancs se montraient plus incisifs et n'attendaient jamais aussi longtemps. S'ils apercevaient des bancs ou des sièges vides à l'intérieur, ils entraient et s'installaient. Chacun portait sur son visage les préoccupations du moment ou le secret de sa nature profonde. Il y avait des femmes silencieuses, marquées par la lassitude et la résignation, d'autres en colère, assises avec raideur pour bien indiquer à l'assemblée qu'elles désapprouvaient jusqu'aux chaises de cet endroit de larcin. Il y avait des hommes geignards, volubiles, timides.

Élégante avec sa fleur rose, Mrs Maddison fendit les flots de cette marée humaine, et prit place sur un banc, avec quelque chose de l'oiseau qui se pose, du navire qui jette l'ancre.

Elle salua sa voisine :

– Bonjour, Mrs Crowder. Qu'est-ce qu'ils donnent, aujourd'hui ?

– Des chemises de nuit, répondit Mrs Crowder. Mais, moi, c'est pour mon loyer que j'suis venue. Des chemises de nuit, j'en veux pas. Ils peuvent les garder, leurs vieilles nippes ; d'abord, on dirait de la toile à sac. Mon proprio dit qu'ils l'ont pas payé et y veut nous mettre dehors. Vous vous rendez compte, Harry qu'est tout tordu comme un bretzel par ses rhumatismes, et ces nuits de printemps encore si fraîches.